

Photo-Photo (4ème de couv)

Il est une question que l'on me pose souvent lors des rencontres en public, la question des idées. Comment elles arrivent, où je les pêche, le fameux « mais où va-t-elle chercher tout ça ».

De quelle façon s'est imposée, en l'occurrence, l'idée d'écrire un roman à partir d'une séance photo avec Karl Lagerfeld ?

J'ai tendance à répondre que les idées n'existent pas, qu'il n'y a que du temps. Ou si elles existent (car elles existent, évidemment), elles ont bien peu à faire avec la pratique du roman, son écriture au jour le jour. Elles sont là en amont, couvrent des pages de notes préparatoires, puis fondent comme neige au soleil. S'infiltrant dans les sols, irriguent les phrases - n'existent plus en tant que telles. Restent les parties du corps qu'elles ont mis en lumière, les lignes qu'elles ont inspirées. L'apparition d'un chat. Le clignement d'une paupière. Des chaussures vert tilleul. Deux lettres, un angle, une jetée. Édouard et Stephen jouant aux osselets dans le coin d'une cour. Un voyage à Baden-Baden, le rendez-vous des évaporés. La douceur de la bouche de Frederika, son velouté.

Je dis encore, ce qui peut sembler paradoxal, que je ne vois pas mes personnages, qu'ils ne sont que des assemblages de mots. Que je vois les mots.

Si je me concentre, je suis capable de me représenter certaines scènes, mais je n'insiste pas, c'est dangereux. Il me semble que je risquerais de les faire disparaître, de perdre leur image. Ça me gêne inexplicablement.

Et pourquoi donc ?

C'est un peu comme la première fois que tu vois le corps nu de tes parents.

On me regarde d'un air étonné, j'étouffe, j'ai envie de crier : Laissez-moi ne pas voir.

Photo-Photo (1^{ère} page)

Au début, ça se passerait devant la porte du studio. Karl ferait les cent pas, une ceinture à la main en guise de pendule. Il me regarderait comme on lèche une petite cuillère après avoir tourné son café, les yeux dans le vague, enfin ce que j'imagine de ses yeux car pour être tout à fait honnête, ses yeux, je ne les ai jamais vus, je ne les verrai jamais : ils seront toujours cachés derrière des lunettes noires. Un sourire effleure ses lèvres. Je me présente, Karl m'interrompt, agitant doucement la ceinture qui dessine dans l'air un cône parfait.

- Je sais très bien qui vous êtes, dit-il, et ce que vous venez chercher.

La boucle s'immobilise. Karl s'efface pour me laisser entrer dans une pièce immense recouverte de livres. Comment expliquer cette évidence ? Je suis soudain la personne qu'il désire rencontrer le plus au monde. Et l'instant d'après, je n'existe plus.

Ensuite, ça se bouscule. Et ça ressemble de moins en moins à une apparition. Ça court, ça parle, ça téléphone. Le programme de l'après-midi était chargé. Le Roi de la Mode, puisqu'on le surnommait ainsi, devait photographier pour le magazine *Paris Match* neuf écrivains de la rentrée littéraire, ainsi (et surtout) qu'une petite personne blonde, ravissante et professionnelle, que l'équipe traitait avec beaucoup de respect. Une comédienne, semblait-il, voisine et amie de Karl, qui s'appelait Diane quelque chose – je n'avais pas entendu son nom. Le commanditaire de ce second reportage était un magazine allemand, représenté par une certaine Gertrud Heinz – comme le ketchup, précisa-t-elle en me serrant vigoureusement la main. Karl m'indiqua d'un geste courtois le chemin de la salle de maquillage. Si ça ne me dérangeait pas d'attendre un peu, il me prendrait entre deux. Être prise entre deux par Karl m'allait très bien : mon train ne repartait qu'à sept heures, j'avais tout mon temps.

À première vue, le Roi de la Mode ressemblait à l'image qu'il donnait de lui dans la presse, en plus chaud ou plus moelleux peut-être, plus velouté. Il dégageait *en vrai*, si l'on peut parler de vérité à cet endroit, une immense propension à se faire aimer. Je n'ai pas parlé de fascination, Stephen m'a suggéré de remplacer le mot amour par le mot fascination la dernière fois que je l'ai eu au téléphone, il prétend que c'est, je cite : *lèche-bottes*, et aussi *terriblement midinette*, cette façon d'évoquer le grand Karl. Pourtant, je n'ai pas cédé. Il suffirait que tu restes avec lui cinq minutes, insistai-je, pour changer d'avis - mais Stephen était loin, à des milliers de kilomètres, ma proposition ne tenait pas debout. Alors, il reprit la parole et ne la lâcha plus. Comment pouvais-je m'intéresser à cette marionnette, ce pantin international qui manipulait les médias autant qu'il était manipulé par eux, dans une course effrénée à la reconnaissance, comme un petit garçon qui multiplierait les grimaces pour attirer l'attention de ses parents, et je ne sais quoi encore : le moins que l'on puisse dire (et pourquoi en dire plus ?) c'est que Stephen était très en verve.

- Enfin, que tu t'y intéresses, oui, je suis prêt à l'admettre, mais de là à lui ouvrir les premières pages de ton roman...

Lui ouvrir ? Qu'entendait-il par là ? Il me semblait plutôt que c'était Karl qui m'avait ouvert la porte, Karl qui détenait les clés.

Stephen soupira. Je n'avais qu'à écrire *Ma vie avec Karl*, dans ce cas, voilà qui aurait un impact décisif sur ma carrière. Ce ne serait plus une, mais cinq double pages dans *Paris Match*, il se chargeait lui-même de mettre les paparazzi sur le coup.

Puis, baissant la voix : Tu sais qu'il va falloir sérieusement te relooker pour la sortie de ton livre. Tu es vraiment sûre de toi ? Je ne t'imagine pas en tailleur Chanel, pendue à ton sac pur veau matelassé, avec sa chaî-chaîne sur l'épaule, non, décidément, je ne t'imagine pas...

Comment pouvait-il être aussi cynique ? Sa mauvaise foi dépassait les bornes. Je faillis raccrocher, et d'ailleurs, je raccrochai.

Le studio se situait rue de Lille, à Paris, et la salle de maquillage tout au fond du studio. Le majordome m'offrit à boire, un bras plié dans le dos. Une assistante s'avança vers moi (Fatou), puis la responsable de *Paris Match* (Florence), puis un collaborateur

(Lorenzo), il y eut encore un Micha, un Patrick, un Loulou aux fonctions énigmatiques, tout ce petit monde se faisait appeler par son prénom ou par un diminutif, seule la plantureuse Gertrud s'accrochait à son patronyme. Veste noire, cravate mauve, éternelles mitaines et catogan poudré : quand il n'était pas en train de photographeur, Karl allait des uns aux autres en ayant toujours quelque chose d'essentiel à dire, à lire, à signer.

Je me demandais où se cachaient les écrivains de la rentrée, étaient-ils en retard, ou m'avait-on donné, pour de mystérieuses raisons, rendez-vous en avance ? Je posai la question à Lorenzo. Il m'expliqua que les auteurs étaient déjà dans la boîte.

- Dans la boîte ?

Un instant, j'imaginai une arrière-salle, une cave, un escalier dérobé, que sais-je, de la musique et des lumières tamisées, mais non : la boîte en question n'était pas plus grosse qu'un poulet fermier. C'était une expression, précisa Lorenzo en articulant, comme si je ne parlais pas bien français. Les autres écrivains avaient déjà été photographiés, séparément, au fur et à mesure de leur arrivée. La réunion des corps se ferait par ordinateur interposé. J'étais la dernière, la cerise sur le gâteau, en somme, que l'on placerait au premier rang sur la photo.

Au premier rang ? Je regardai mes pieds. En les rangeant sous la chaise, peut-être réussirais-je à cacher mes chaussettes à fleurs.

- Nous avons pas mal de retard, s'excusa Fatou, mais pas de panique, tout va bien se passer.

Avais-je l'air si inquiète ? L'assistante me déshabilla du regard. C'était elle qui m'avait confirmé, quelques jours plus tôt, le rendez-vous avec *Monsieur Lagerfeld*. Elle avait précisé qu'il n'y aurait pas de vestiaire pour les écrivains, que je devais venir comme j'étais.

Je m'étais regardée dans la glace, le combiné coincé entre ma tête et mon épaule. Venir comme j'étais ? Un jean hors d'âge, une chemise bleue délavée sur un tee-shirt rayé qui avait appartenu à quelqu'un d'autre, des baskets tilleul, le tout très confortable et très doux, très lâche surtout – non, comme je suis, je vous assure, avais-je répondu, ça ne va pas être possible.

- Qu'elle vienne en l'état, avait insisté une voix en arrière-plan, voix que j'identifiai immédiatement comme celle du Roi de la Mode. Dites-lui que j'y tiens personnellement.